Les lôvrèes

L'oûere èt lai fritçhaiche de l'heûvie nôs botïns ensoinne dains le poye, atoué di grand kuntch; c'te métirou foéna d'l'aivoû an botait des faichènnes dâ lai tieûjainne, aiccôtè contre ènne pairoi, repaidjait ènne tchalou éttofainte, mains poétchaint bïn siéjantainne. Ènne cavette, chio daivô ènne p'tète poûetche qu'aivait ènne ticlette, voidgait les pammes aïfïn de les faire tieûre. Aiccreutchie â piafond, ènne creûjeû f'sait grulaie sai çhaîme en tchaimpant tchu les murs des frébèyainnes ailombres.

Duraint les bés djoués di tchâtemps, les eur'yunions s'péssïnt dvaint l'hôtâ. Tchu le bainc, è l'ailombre des piaînes, les pairticipaints prijieïnt les dries rais de lumiere. An aittendait d'aivô ènne vrâ tiutie de voûere le djoué s'en allaie.

Dadon r'montent è mon échprit les seuvnis des lôvrèes de mai djûenence. Ces boussèes de grosse chïmpyichitè fsïnt lai djoûe des djûenes èt des véyes en raissembiant tot ïn care di vlaidge.

Bïn chur qu'i en é lai grie de ces lôvrèes.

Èlles étïnt des aivaintaidgies boussèes l'aivoû ranque lai tchalou des dgens était li. Bïn que lai neût nôs béyiait di tieusain, nôs les afaints ainmïnt c't'ambyaince ïn pô frébéyianne. L'aichuraince des gros èt l'aipaîjement des pus véyes nôs béyiïnt de l'aipaîj'ment. Les hichtoires raicontèes paid les véyes rôtïnt nôs paivous. Les brus souèdges de lai ferme en étïnt héyerousement étôffès.

Lai lôvrèe s'râtait aiprés les dieches di soi. I sôpirais, i n'en aivôs djemais prou. Svent, an finissait paid ènne prayiere, en musant en nos véjïns que nôs ains tchittie. Po nôs les afaints, peu nôs en tchât. Dadon tchétçhun s'eurmigïnt en l'hôtâ, les fannes empoétchaïnt yote tricat obïn yote ençhoûerie, les hannes enfûelïnt ènne driere pipe. Les afaints, yos, les eûyes tot piein de sanne, r'musïnt encoè dains yote téte lai driere hichtoire di graind-pére.

Èl ât bïn loin ci temps des lôvrèes. Adjd'heû, an les é rempiaice paid des lainternies eur'yunions aiprés ènne aissembiée. An n'cognât pus le saivoi-faire de raicontaie. Tchétçhun raiconte son hichtoire. Les gros djâsous breûyiant, les dgeinnès se contentent de riolaie èt d'oyi.

D'aivô ïn air de s'fotre, an djâse tchu les aivanies qu'sont airrivèes è dgens obïn les ertieulons di vlaidge. An riole, meinme crouyement, des p'téts malhèyes que sont tchoit tchu les véjïns. Quéque côps, an rempiaice les coynades paid des tchainsons. Bïn svent an ô ènne rotte de tchaintous .

Ces boussèes péssèes aiprés lai moirande èt dvaint le coutchie étïnts po moi des boussiattes de grand bonhèye.

■ Eribert Affolter

Les veillées

Le vent et la froidure de l'hiver nous rassemblaient dans la chambre familiale, autour du grand fourneau à banc; cet immense poêle alimenté depuis la cuisine, appuyé contre un mur, répandait une chaleur suffocante, mais néanmoins bien agréable. Une cavette, fermée par une petite porte à loquet, gardait les pommes afin de les faire cuire. Accrochée au plafond, une lampe à pétrole faisait vaciller sa flamme en projetant sur les murs des ombres inquiétantes.

Durant les beaux jours de l'été, les réunions se passaient devant la maison. Sur le banc, à l'ombre des platanes, les participants savouraient les derniers rayons de lumière. On attendait avec une certaine impatience de voir le jour s'en aller.

Ainsi remontent à ma mémoire les souvenirs des veillées de ma jeunesse. Ces moments de grande simplicité faisaient la joie des jeunes et des anciens en rassemblant tout un quartier du village.

Bien sûr que j'ai la nostalgie de ces veillées.

Elles étaient des moments privilégiés où seule régnait la chaleur humaine. Bien que la nuit nous ait inquiétés un peu, nous les enfants aimions cette ambiance un peu angoissante. L'assurance des grands et la sérénité des plus anciens nous rassérénaient. Les histoires racontées par les aînés dissipaient nos craintes. Les bruits sourds de la ferme en étaient heureusement étouffés.

La veillée s'arrêtait après dix heures du soir. Je soupirais, je n'en avais jamais assez. Souvent, on finissait par une prière, en pensant à ceux de nos voisins qui nous ont quittés. Pour nous les enfants, peu nous importait. Alors chacun rentrait chez soi, les femmes emportant leur tricot ou leur broderie, les hommes bourrant une dernière pipe. Les enfants, eux, les yeux tout ensommeillés, ressassaient encore dans leur tête la dernière histoire du grand-père.

Il est bien loin ce temps des veillées. Aujourd'hui, on les a remplacées par des réunions tardives après une assemblée. On ne connaît plus l'art de raconter. Chacun raconte son histoire. Les beaux parleurs haussant la voix, les timides se contentent de rire et d'écouter.

Avec l'air de se moquer, on passe en revue les contrariétés des gens ou bien les gaffes du village. On se gargarise, de façon médisante, des petits malheurs arrivés aux voisins. Quelquefois, on remplace les plaisanteries par des chansons. Bien souvent, on entend un attroupement de chanteurs.

Ces moments passés après le repas du soir et avant le coucher étaient pour moi des instants de grand bonheur.

■ Eribert Affolter